

Femme de sable

Fannie Langlois

Numéro 147, novembre 2015

Vérité et mensonge

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Langlois, F. (2015). Femme de sable. *Moebius*, (147), 85–88.

FANNIE LANGLOIS

Femme de sable

Un jour ordinaire. Le soleil frappe. Je marche dans un secteur de la ville que je connais peu. L'hôpital est situé plus haut, de l'autre côté de la rue. Ce n'est pas pour une naissance que je m'y rends. J'y vais pour la revoir. On m'a dit qu'elle oubliait de jour en jour. Arriverai-je trop tard ? Je ne cours pas. Je respire l'air du printemps. Les bourgeons viennent tout juste d'éclore. Les trottoirs sont si mouillés qu'ils en sont brillants. Je profite des quelques gouttes de pluie fraîche avant d'entrer aux urgences.

Je m'adresse à la réception. On cherche son nom parmi les autres. On ne le trouve pas. Je le répète calmement. En prononçant chaque syllabe, j'ai l'impression de faire jaillir autour de moi son existence, comme si son prénom, son nom de jeune fille, suivis de son nom de femme mariée, résumaient à eux seuls, dans leur essence la plus sacrée, la grande dame qu'elle a été, fière, distinguée, ouverte au monde et à ses possibilités.

On l'a transférée au département de gériatrie, 6^e étage. L'ascenseur monte rapidement. Sa chambre est au fond du couloir. Je m'avance doucement, presque sur la pointe des pieds, de peur de troubler la tranquillité de ces corps immobiles, attachés aux solutés. Je me risque sur le seuil. On a dû se tromper. Un petit corps recroquevillé, une bouche ouverte. Ce n'est pas la femme avec qui j'ai partagé tant de secrets, tant de joie dans la lumière brillante de nos après-midis lorsque nous buvions le thé. Elle me montrait d'un air fier ses photos de voyage avec l'envie de repartir. Elle m'a tant inspirée que j'ai suivi ses traces.

Dans la brise du désert, sur les flots sans limites, traversant les villes surpeuplées, c'est son propre souffle qui

vivifiait ma peau. Elle est née en 1913. Elle a vu tant de cultures changer, connu tant de phénomènes de société. Je pouvais à peine les imaginer, cependant ses yeux me disaient tout.

Son ouverture d'esprit aura su la préserver du temps qui passe. Mais le temps s'accélère en ce moment. Elle lève un doigt vers la fenêtre. Ses mains s'agitent, orchestrent une symphonie silencieuse. Elle compose un numéro. Elle me dit qu'elle veut téléphoner, qu'elle doit joindre son fils. Elle compte sur ses doigts : un, deux, trois, quatre. Elle a quatre fils. Pour lui faire plaisir, j'appelle l'un d'eux sur mon portable et le colle à son oreille. Je l'entends lui dire qu'elle est à l'hôpital. Elle voulait l'en avertir. Mais c'est lui qui l'y a reconduite quelques jours plus tôt après sa chute. On l'a retrouvée inconsciente dans son appartement. Elle comprend qu'elle a oublié. Elle avait un petit rhume qui s'est transformé en pneumonie.

Quand elle raccroche, elle me demande de partir. Elle n'a plus besoin de moi. Elle m'a appelée « Madame ». En ce moment, je suis une étrangère. Je ne fais que passer comme les autres. Et moi, est-ce que je la reconnais ? Je suis devant une femme frêle, blottie dans un lit qui a déjà vu passer la mort, trop petite dans ce vêtement blanc qui habille le mourant. Je ne pars pas comme elle me le demande. Retenant mes larmes, je retire mes lunettes. Je lui montre mes yeux secs. Mon visage près du sien, nos souffles se touchent. « Je suis la fille de votre fils. » Soudain, son visage s'éclaire, elle comprend sa méprise.

Un sourire se dessine sur son visage.

— Comment se fait-il que je ne t'ai pas reconnue ?

Je souris à mon tour.

— Tu étais distraite.

— Dis-moi, tu as fini tes cours ? Tu as déménagé ? Et tes sœurs, comment elles vont ?

Les mots se bousculent sur ses lèvres. Elle a retrouvé la mémoire et sa joie. Elle prie pour nous, elle veut que tout aille bien.

— Oui, tout va bien. Je prie pour toi aussi, tu sais.

— Une « neumonie », qu'est-ce que c'est ?

— Une pneumonie, c'est dangereux, grand-maman.

— Je vais m'en sortir. Ce n'est pas la première fois qu'on m'emmène à l'hôpital. Je ne reste jamais longtemps. Maintenant, laisse-moi, j'ai besoin de repos. Je dors si bien.

Je suis si heureuse de l'avoir retrouvée, je sais que je ne la perdrai plus. Je me dirige vers la porte. Quand je me retourne, elle dort déjà.

Tu dors avec les anges, grand-maman, on t'a donné trop de morphine. Je sais que tu vas t'en sortir, tu as toujours tenu ta parole. La preuve, tu as 101 ans! Tu as toujours existé, tu étais là avant ma naissance. Combien de fois je t'ai vu faire tes valises, mais tu es toujours revenue. Tu as traversé les dunes à dos de chameau pour voir l'aube se lever. Tu es l'oasis où s'abreuve notre famille quand elle a soif de vie.

Chaque fois qu'elle revenait de l'un de ses nombreux voyages, ma grand-mère ramenait une poignée de sable. Elle disait rapporter ainsi un peu de la terre qu'elle avait foulée. Elle la mettait dans des pots de verre ou de grès. Mais jamais dans les sabliers. Voilà le secret de son éternité, l'amour de ce sable et de la terre.

Comme elle, j'ai oublié les sabliers. Je ne pouvais pas savoir. La prochaine fois que je lui rendrai visite, j'arriverai cinq minutes trop tard. Dans cette chambre où on a transporté son corps bleui, elle dormira les yeux ouverts. Je ne sentirai plus son doux respir, ni le simoun salé qui l'a conduite sur de multiples routes, où chaque pas la menait un peu plus vers la fin. Son corps usé ne supportait plus la flamme vive de son âme. Elle s'est rendue à bout de vie.

Je n'ai pas pu la retenir. On doit savoir laisser partir ceux qu'on aime. C'est la seule vérité que je connaisse.

Mes souvenirs sont des taches d'huile que le vent défait, reforme. J'arpente le cimetière à sa recherche. Le soleil plombe. Ce n'est pas une journée pour célébrer la mort. Ses cendres reposent sous une dalle plate posée à même le sol. Son prénom n'apparaît pas sur la stèle. Celui que j'ai dû répéter aux urgences, qui la désignait comme une grande dame au sourire immuable ne sera pas lu par les passants. Sur la pierre est gravé celui de la famille qu'elle a fondée pour son plus grand bonheur, celui de son mari. Trente-quatre années l'ont séparée de son amour, un seul

jour a suffi pour les réunir. Je me rappelle à peine les avoir vus ensemble. Dois-je ressentir de la peine, ou plutôt une grande joie, comme celle que ma grand-mère portait en elle? Un rayon plus clair illumine la stèle un instant.

La mort est-elle si triste? Est-ce un mensonge qui se perpétue de deuil en deuil?

Le vent faire danser les herbes hautes. J'ai envie de chanter. Il y a tant de vie dans ce cimetière. J'aperçois une marmotte qui regagne son terrier. Un corbeau croasse. Le sang bat dans mes veines. Mais un jour, je deviendrai à mon tour une petite poignée de sable, un mélange de grains provenant des quatre coins du monde, et je m'écoulerai, tout doucement, à petits pas d'oubli, près de cette femme que j'ai tant aimée.